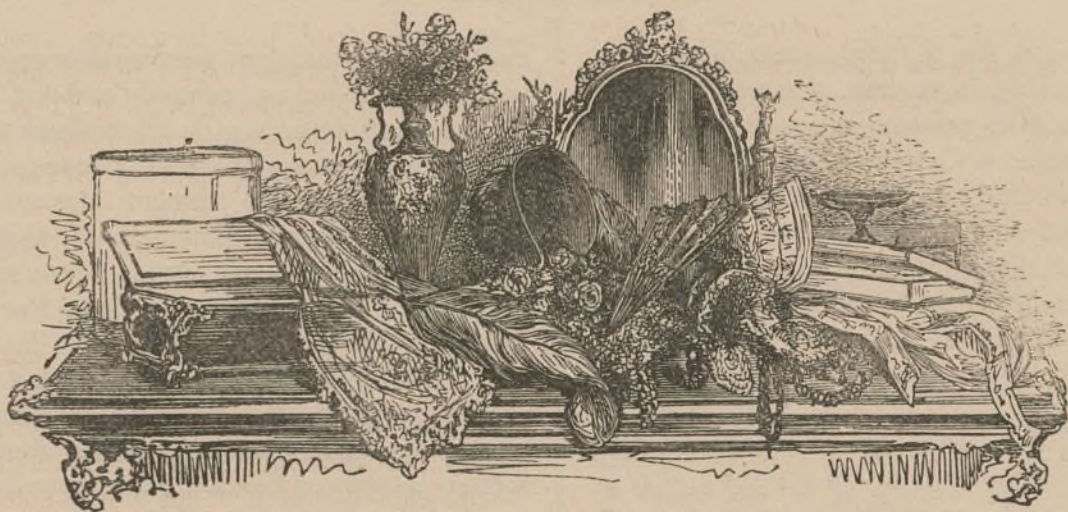




LES MODES PARISIENNES.

Chapeau de M^{lle} Lucile Saborde rue Richelieu, 77. — Mantelet et robe de M^{me} Omer, boul.
Montmartre, 1. — Costumes d'enfans de M^{me} Mareudax, rue S^t Honoré, 416. —
Chaussures du Dalbia, rue de la Chaussée d'Antin, 24.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MANÈGE LEBLANC. — LE CAPITAINE FRACASSE (1^{re} par-
tie), par E. DE LA BÉDOLLIÈRE. — CAUSERIES. —
CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ

MODES ET FASHIONS.



ÉRITABLEMENT NOUS
voici en pleine mode
d'hiver avant l'hi-
ver; c'est à croire
que la neige va
tomber, que les ri-
vières vont geler, à
voir les robes de
drap et de mérinos
qu'on prépare en ce
moment! Un peu de patience; nous aurons assez
vite les mains cachées sous les manteaux. S'il y
avait encore des idées superstitieuses, on pourrait
croire que cette disposition à devancer l'hiver
nous portera malheur; cela fait froid, rien que
d'y penser!... cependant il le faut...

On fait donc des robes de drap pour le négligé;
les plus en faveur sont celles en drap-casimir gris-
mêlé, caméléon, et en drap gris-fauvette. On
trouve ces dernières toutes préparées avec des
espèces de brandebourgs en galon de soie très-

étroit. Le drap-caméléon, plus léger et un peu
plus foncé de couleur, nous semble plus agréable
à porter; car, ces robes étant très-lourdes, il faut
chercher autant que possible des draps légers. Nous
avons dit aussi qu'il se faisait des robes de méri-
nos, et cela est vrai; mais elles sont tout à fait
pour le négligé: il faut une de ces robes, pas
plus, pour des cas imprévus, un petit voyage,
une course à pied indispensable le matin. La cou-
leur à la mode, le croiriez-vous, en mérinos dou-
ble ou simple, c'est la couleur des robes de capu-
cin, en un mot la couleur des pauvres; car vous
savez sans doute que la robe de cet ordre, qui
fait vœu de pauvreté, est l'ancien costume du
peuple, ce dont vous pouvez vous convaincre en
examinant les anciens vitraux qui décorent la
plupart de nos vieilles églises. Or ces mérinos sont
de laides couleurs un peu mêlées, et c'est là un
de leurs droits à la mode. Pour rendre ces robes
moins pauvres, on les brode devant d'une petite
soutache de même couleur, et les corsages se font
en amazone brodée devant; les manches ont aussi
leur broderie sur les jockeys, ou au bas s'il n'y a
pas de jockeys. On peut encore y ajouter une
rangée de boutons en passementerie; mais cela
n'est pas obligatoire, car la broderie peut se rap-
procher de manière à rendre les boutons inutiles.

En manteaux, il n'y a rien de très-positif, parce
qu'on fait un peu de tout. De cette foule sortira-
t-il un modèle préféré? nous ne le savons pas en-
core. Pourtant une des formes en faveur est celle
représentée par notre dessin de ce jour; souvent
on remplace la broderie qui le garnit par une
passementerie formant broderie ou par un large
galon de soie. Puis viennent les paletots avec ou

sans pèlerine; et les sultanes, sorte de grandes visites non arrondies du bas, à manches demi-longues; lesquelles ressemblent assez aux robes des Arméniens.

La passementerie est plus que jamais à la mode comme garniture de robe, de manteau, de visite et de mantelet. Pour devant de robe on ne saurait s'imaginer les jolies garnitures qui ont été composées par Sorré-Delisle (1); c'est d'une élégance et d'une légèreté admirables. Ces devants de robe sont préparés de façon qu'on puisse les poser facilement, puisque la broderie en est faite. En ornements pour robes simples, on y trouve les petites passementeries, qu'on peut disposer soi-même sur les modèles que nous donnons chaque dimanche: ainsi une passementerie-chainette pourra servir à faire une garniture semblable à la robe lilas donnée sur le dessin de dimanche dernier; une passementerie un peu plus large pourra se disposer sur le modèle de la robe verte du même dessin, dont on peut à volonté supprimer les glands en serrant davantage le dessin. Sur quelques robes de soie, telles que damas, satin à la reine, reps et pékin satinés, madame Olmer (2) pose des biais d'étoffe en forme de chevrons, la pointe remontant au milieu, où elle met un bouton couvert d'étoffe entouré d'un petit biais froncé. Cette garniture est jolie et peu coûteuse; elle convient sur les robes sans importance. D'autres fois elle pose ce bouton de chaque côté; alors le biais est rentré du milieu, où il n'y a rien.

L'ouverture des Italiens ne nous a fourni que de jolies coiffures et de petits bonnets assez originaux, en ce qu'ils sont tous très-garnis sur le sommet de la tête; la dentelle retombe tout autour et garnit assez bien la figure. Les coiffures ne prennent aussi que la natte de cheveux, qu'elles soient ou non en dentelle; les petits bords sont très-bas de calotte, et les plumes qui les ornent font très-peu de volume, en ce qu'elles sont enroulées, soit dessous, soit dessus, d'où elles reviennent tourner dessous et de côté, assez en arrière de la tête. Mais, puisque nous parlons de coiffures, nous devons annoncer une nouvelle intéressante dans la question des élégances à venir: c'est le changement qui vient de s'opérer dans la bonne et ancienne maison de modes Huguenet Lejay (3), qui a pour successeur mademoiselle Lucile Laborde, dont le talent incontestable nous promet des merveilles de goût et d'innovations à succès; merveilles déjà réalisées, car le magasin de mademoiselle Lucile Laborde est tout plein de coiffures inédites, de bonnets ravissants, de chapeaux d'automne et d'hiver. Nous entrerons plus tard dans plus de détails sur les nouveautés de cette maison, qui nous paraît vouloir s'élever encore:

(1) Place de la Bourse, 31.

(2) Boulevard Montmartre, 4.

(3) Rue Richelieu, 77.

c'est qu'en vérité, pour bien avoir le goût de notre époque, il faut beaucoup de mobilité dans les inventions; l'élégance et le talent d'une modiste, comme celui d'une femme du monde, consiste à bien saisir la mode du moment dans son expression la plus heureuse comme grâce, élévation ou idéalité. Si on doit avoir l'esprit de son siècle, de même les objets de toilette doivent être de leur jour.

Il n'y a que le génie qui puisse se passer d'actualité; il est de tous les siècles. Mais où allons-nous, mon Dieu! nous sortons de la question des modes: les charmantes fantaisies de mademoiselle Lucile Laborde ont bien sûr tourné notre pauvre cervelle de femme; revenons à l'ordre, c'est-à-dire à nos chiffons. Le Théâtre-Italien ne nous a donc montré que des coiffures: les robes qu'on y a vues jusqu'à présent ne valent pas la peine d'être mentionnées; elles n'étaient pas remarquables. Il y avait des robes montantes, c'est tout dire, et ce crime de lèse-élégance a reçu la seule punition qu'on ose lui infliger... l'indifférence! les lorgnettes ne sont pas sorties de leurs étuis, et tous les regards étaient pour la scène, ce qui est assez significatif au théâtre des dilettanti: mais, à chaque représentation, nous allons désormais voir revenir nos élégantes; il est d'assez bon goût de ne pas paraître aux premières représentations des Italiens, et, si l'on y paraît, la toilette alors est simple; c'est presque une toilette d'incognito.

Les négligés du matin sont tous faits en vue de l'hiver. Les plus simples se composent de robes de chambre de mérinos-cachemire gris-tourterelle doublé de florence cerise ou bleue, vert-clair doublé de rose-de-Chine, bleu doublé de blanc. A quelques-unes on pose des revers de satin ou de gros-de Naples de même couleur que la doublure sur les devants; les manches sont très-larges du bas et souvent ouvertes dessus jusqu'à moitié de l'avant-bras, et lacées avec une passementerie. Mais beaucoup se font sans autre ornement que la doublure, qui doit toujours être en soie de nuance vive et tendre. Il se fait aussi de belles robes du matin en étoffe ancienne ou moderne à larges fleurs, qui prennent aussi des doublures de soie, mais surtout de satin. Les petits bonnets qui doivent se porter avec ce genre de robe sont, de même que les bonnets du soir, assez ornés sur le sommet de la tête; mais ils ont des brides qui nouent sous le menton. Madame Colas (4), lingère, qui est une autorité à consulter en fait de lingerie, a des arrangements charmants pour ces bonnets du matin; ce sont de petites coques de rubans qui viennent se nouer sur le haut de la tête; ils ont généralement les garnitures assez basses, ce qui les rend légers et très-gracieux au visage. Madame Colas a de petits cols tout à fait montants, à petits

(4) Rue Vivienne, 47.

tuyaux, garnis de dentelle, qui doivent se mettre avec les robes de chambre; et puis les sous-manches, les manchettes, et tous ces mille détails de la lingerie qui sont indispensables au négligé d'une femme.

Parlerons-nous aussi des jolies pantoufles qui complètent le costume du matin; petites douillettes piquées, ou très-coquettes, ou sévères, et dans la forme du grand siècle, ce qui les a fait nommer à la Molière; pantoufles que nos élégantes vont demander dans le magasin du DAHLIA (1); de même que leurs bottines et leurs souliers de satin, parce que rien n'est plus gracieux que les chaussures de cette maison.

Les robes de demi-toilette prennent toutes plus ou moins d'ornement, soit revers, soit biais, petites broderies-soutaches, passementerie, revers festonnés en soie, boutons, et même dentelle noire posée à plat devant. On ne voit pas de robe sans aucune espèce de garniture, et pourtant ce ne sont pas des robes de courses en ville, de promenades dans les magasins. A la rentrée de la campagne, on a tout à renouveler: il faut d'abord voir sa marchande de modes, sa couturière; aller faire sa provision de pâtes, de pommades, de poudre de riz et de parfums chez Guerlain (2), le seul parfumeur qui sache vous fournir les parfums à la mode; car les parfums sont soumis, comme la toilette, l'esprit, la manière de vivre, au joug de la mode. Il faut visiter les magasins de curiosités sans but; les gens du monde doivent être connus dans tous les magasins de curiosités: ils y ont acheté, ils y achèteront; aussi peuvent-ils s'y promener quand bon leur semble. C'est, du reste, une manière charmante de passer quelques heures, et l'on découvre toujours dans ses promenades quelques secrets d'élégance.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de satin-royal, ornée d'une fleur d'eau. Robe de taffetas d'Italie garnie sur les côtés de biais d'étoffe et de boutons couverts de même étoffe, et entourée d'un biais froncé; manches froncées au coude et ouvertes du bas. Châle de cachemire.

Chapeau de velours orné d'un plumet de petites plumes feuillagées. Manteau de velours brodé au passé en deux nuances fondues. Robe de levantine-armure.

MAISONS RECOMMANDÉES.

Madame Beaudoux, rue de la Paix, 2. — Dentelles, application de bruxelles, angleterre, alençon, malines, valenciennes, dentelles noires, volants, voiles, écharpes, châles.

Tahan, au coin du boulevard et de la rue de la Paix. — Petits meubles de fantaisie, nécessaires, caves à liqueurs, coffrets de mariage, boîtes.

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 24.

(2) Rue de la Paix, 11.

Madame Wafflard, rue de Ménars, 5. — Coiffures de soirées, lingerie, nouveautés.

Vagueur-Dupré, rue de la Paix, 49. — Éventails.

Mesdemoiselles Josselin, rue de la Paix, 13. — Corsets.

MANÈGE LEBLANC.

Le goût des chevaux, des courses et des chasses à courre se répand de plus en plus parmi les femmes, qui trouvent piquant d'empiéter sur l'habit masculin et de quitter pour les exercices bruyants et virils leurs tranquilles occupations. M. Leblanc, directeur du beau manège qui remplace, au n°42 de la rue du faubourg Montmartre, l'ancienne École royale d'équitation, est venu en aide à cette passion, qui, du reste, exerce la plus salutaire influence sur la santé. Il a établi des cours spécialement destinés aux dames, et ses leçons font, en peu de temps, de la femme la plus timide une parfaite sportswoman. Qu'on nous pardonne ce mot barbare, mais à la mode, par lequel l'anglomanie a remplacé l'expression si euphonique d'amazone. Terminons en annonçant aux personnes de l'autre sexe qui pourront nous lire, que les cours du soir du manège Leblanc, interrompus par la saison d'été, recommenceront mardi prochain, 13 octobre, pour continuer les mardis et les vendredis suivants: il est entendu que cette heure ne concerne que les messieurs, et que les cours des dames ont toujours lieu dans la journée.

LE CAPITAINE FRACASSE.

Au commencement du règne de Louis XIII, un vieux routier, connu sous le nom de capitaine Fracasse, s'était fixé à Orléans. Il avait servi comme chef de partisans, tantôt du côté de la Ligue, tantôt de celui du Béarnais, et des qualités militaires réelles lui avaient valu le grade dont il se targuait. Il avait prouvé, dans plus d'une rencontre, que sa bravoure était à l'épreuve; mais les dangers qu'il avait bravés avaient enflé son amour-propre, et il se rendait insupportable par son outrecuidance et sa forfanterie. Il suffisait de le regarder de travers pour lui échauffer la bile; sitôt que ses opinions ou ses volontés étaient froissées, il fronçait le sourcil, et s'écriait d'une voix tonnante: «Tête et sang! vous m'en rendrez raison! je vous apprendrai à ne pas badiner avec moi!» Quelquefois, non content d'une vaine provocation, il se précipitait le poing levé sur son adversaire; mais comme il avait rapporté de la guerre autant d'infirmités que de gloire, il avait

assez souvent le dessous, et celui qu'il avait voulu châtier lui administrait de rudes horions.

Ainsi, un jour qu'il soupait au cabaret avec d'anciens compagnons d'armes, l'un d'eux raconta comment il s'était défendu seul contre une bande de ligueurs, le vendredi 4^{er} juin 1590, jour où le duc de Nemours et le sieur de Vitry firent une sortie par le faubourg Saint-Marceau.

« Les troupes royalistes, disait le narrateur, se retiraient en désordre du côté de Juvisy, et j'étais à l'arrière-garde; tout à coup vingt Parisiens s'élançant sur moi. D'un coup d'arquebuse, j'étends à mes pieds le premier qui s'avance; je perce le second de ma dague; mais un troisième essayait de monter sur la croupe de mon cheval: sans faire usage de mes armes, je lui applique sur le nez un si furieux coup de poing, que le coquin roule sur la poussière. Un quatrième me blesse à l'épaule; je saisis mon arquebuse par le canon, et m'en sers comme d'une massue. Un cinquième... »

Depuis le commencement de ce récit, le capitaine Fracasse semblait tourmenté d'une vague inquiétude; il se démenait sur son banc, haussait les épaules, frappait sur la table, et secouait la tête en signe de dénégation.

« Un cinquième, poursuivait le conteur, dirige sa pertuisane sur ma poitrine; je prends son arme par le bâton, je la lui arrache, et la tourne contre lui. Un sixième... »

— Arrête! s'écrie Fracasse hors de lui, si tu t'avises de tuer le sixième Parisien, je te fais entrer dans cette bouteille!

— Crois-tu donc que je t'en impose, capitaine Fracasse?

— Fracasse n'est pas mon nom, reprit le capitaine, de plus en plus irrité: je suis gentilhomme; je m'appelle Maugis-Lancelot-Polycarpe de la Moulinière, et quiconque m'offense en me donnant un sobriquet doit s'attendre à être immédiatement exterminé.

Et il lui lança son verre à la tête. L'autre se leva, étreignit le capitaine, et une lutte s'engagea entre eux, malgré l'intervention des assistants.

« Laissez-moi, criait Fracasse, laissez-moi lui donner une leçon. »

Ce fut lui qui la reçut: il perdit un œil dans le combat, et faillit rester sur la place; mais aussitôt qu'il fut rétabli, il recommença ses fanfaronnades.

Tel était moralement le capitaine Fracasse. Au physique, il avait une barbe épaisse, des moustaches retroussées, de grands traits durs et farouches. Vue du côté gauche, sa physionomie ne manquait pas de dignité, mais la blessure qui lui avait coûté l'œil droit avait laissé une cicatrice qui défigurait la partie droite de son visage. Il marchait toujours armé d'une dague et d'une longue rapière. Sa taille était élevée, sa tournure martiale, sa musculature encore vigoureuse,

quoique virtuellement affaiblie par les fatigues de ses campagnes.

Le personnage ci-dessus décrit s'achemina un matin vers l'auberge du *Mouton-Rouge*, située place du Martroi, et tenue par maître Ignace Chaponneau. Quand celui-ci aperçut le terrible capitaine, il ne put s'empêcher de tressaillir, et se demanda avec anxiété quels motifs lui attiraient une pareille visite.

« Bonjour, maître Ignace, dit le capitaine, en frappant sans façon du plat de la main sur les larges pectoraux du gros aubergiste; corbleu! votre embonpoint m'enchanté: quand je passe quelques jours sans vous voir, je vous retrouve augmenté de moitié... Ah! c'est que votre cuisine est superfine! Personne ne vous égale pour les andouilles d'œufs, les héronneaux à la sauce réelle, les hestoudeaux au moût, et les canards à la dodine!

— Vous êtes bien bon, répliqua Chaponneau, flatté de cette gastronomique énumération; mais puis-je savoir..., oserais-je vous demander ce qui vous amène chez moi, capitaine?

— Une affaire toute simple, facile à régler, facile à expliquer, et sur laquelle nous tomberons bientôt d'accord. Je viens vous dire que vous avez une fille...

— Il y a dix-huit ans que je le sais, capitaine.

— Et il y a deux ans que je la trouve charmante: aussi, sans plus de façons, moi, Maugis-Lancelot-Polycarpe de La Moulinière, je viens vous demander sa main.

— Sa main! la main de ma fille Simonette!

— Pourquoi pas? je suis encore vert; j'ai assez pillé de couvents avec les protestants, de châteaux avec les catholiques, pour avoir amassé quelques économies; je touche une bonne pension du roi... Avec tant d'avantages, je pourrais assurément prétendre aux plus riches et aux plus nobles partis; mais, préférant la beauté aux grandeurs, j'ai jeté les yeux sur Simonette, et jamais autre qu'elle ne portera le nom de La Moulinière.

Pendant cette harangue, maître Chaponneau se grattait la tête, à l'endroit où les crânioscopes ont placé depuis la bosse de la faculté comparative. La sienne était appelée à s'exercer sur un dilemme embarrassant: accorderait-il sa fille à un soldat brutal, ou s'exposerait-il au formidable courroux du bravache qui faisait trembler les Orléanais? Il prit le parti de temporiser.

« Capitaine Frac... de La Moulinière, vous devez être intimement convaincu que votre poursuite m'honore, toutefois je vous prierai de vouloir bien me donner le temps de réfléchir et de consulter Simonette. Je vous avouerai, en outre, que j'ai déjà contracté des engagements dont il me sera difficile de me débarrasser; ma fille est promise...

— Un rival! s'écria Fracasse; où est-il? nom-



mez-le-moi, et j'irai donner la mesure de son corps aux fossoyeurs de Sainte-Croix !

— Calmez-vous, repartit l'aubergiste effrayé : le mariage dont je vous parle n'est encore qu'un projet ; mais en supposant qu'il puisse se rompre, l'affaire demande quelque temps, et en vous ajournant à huitaine...

— Soit, dit le capitaine, mais à une condition, c'est que vous me direz le nom du veillaque qui se permet d'aller sur mes brisées.

— Je vous ferai observer, capitaine, que c'est vous qui allez sur les siennes. Il serait peu généreux de ma part de livrer à votre ressentiment un honnête jeune homme, le fils de mon meilleur ami...

— De votre meilleur ami ! cela me suffit : votre meilleur ami est le procureur Radiguet, et son fils, un barbouilleur de papier. Un misérable gâte-parchemin ose aspirer à la main de Simonette ! tête et sang ! avant la fin du jour, il aura de mes nouvelles !

— De grâce !... balbutia maître Chaponneau.

— Pas un mot de plus ; je vous octroie le délai que vous avez réclamé, mais je veux rester libre de réduire ce drôle en poussière. »

Sans écouter les remontrances de l'hôte du *Mouton-Rouge*, Fracasse s'éloigna à grands pas, et deux heures après il avait envoyé un cartel motivé au jeune Radiguet. La réponse de celui-ci se fit attendre jusqu'au lendemain matin ; elle était conçue en ces termes :

« Capitaine Fracasse,

» Vous savez avec quelle rigueur est appliquée l'ordonnance de 1566 touchant les duels : elle défend « de vider les querelles par armes ni combat, sous peine de vie. » Toutefois cette considération ne m'empêche pas d'accepter vos propositions. Pour éviter le guet et la compagnie d'archers à cheval du prévôt des maréchaux de France, nous nous battons ce soir, à dix heures, au milieu de la Loire. Je choisis pour arme l'arquebuse. Chacun de nous se placera dans une barque, et, le combat terminé, le vainqueur, en descendant la Loire, pourra se dérober promptement aux poursuites de la justice. Au revoir ! je n'ai pas l'honneur de vous saluer.

» CHRYSOPHILE RADIGUET,

» Secrétaire de messire Claude de La Chastre, gouverneur d'Orléans. »

Le ton impertinent de cette lettre exaspéra le capitaine : il eut la velléité d'aller immédiatement trouver le fils du procureur, et de le rosser comme par avancement d'hoirie. « Mais non, dit-il au sergent Laloyer, qui était venu s'offrir à lui en qualité de second ; toutes réflexions faites, il vaut mieux immoler le faquin dans les règles. »

A dix heures précises, deux barques flottaient sur la Loire, en aval du pont, du côté de Blois :

dans l'une était le jeune Radiguet avec son frère cadet ; dans l'autre, Maugis de La Moulinière avec le sergent Laloyer. Il était convenu que les deux embarcations courraient parallèlement, qu'à un signal donné, les seconds se coucheraient à plat ventre, s'écrieraient : Feu ! et que les adversaires feraient feu en même temps.

(La suite au prochain numéro.)

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.

Causeries.

* Londres, qui suit avec tant d'ardeur les fantaisies parisiennes, a maintenant son bal Mabilie et son Château-Rouge. L'été de 1846 a été favorable aux jardins publics ; pas une goutte de pluie n'est venue, cette année, éteindre les illuminations, gâter les feux d'artifice, troubler les mascarades du Vauxhall. La foule a envahi ses bosquets ; ses tranches de jambon impalpables, son célèbre punch au whisky, ses *sherry cobbler*s, d'importation plus récente, ont vu leur débit s'accroître dans des proportions qui seraient devenues presque phénoménales si ces objets de consommation n'étaient restés au même prix exorbitant que lorsque l'entrée du jardin était cotée à une guinée.

Quoi qu'il en soit, on n'a pas encore trouvé le moyen de s'y amuser ; et le Vauxhall nous rappelle toujours, à l'intrigue près, le bal de l'Opéra de Paris, alors qu'on n'y dansait pas.

La physionomie de Cremone-Gardens est toute différente de celle du Vauxhall. La danse y est plus populaire et la joie plus franche. On s'y livre en conscience aux sons d'un excellent orchestre dirigé par M. Laurent aîné, à toutes les évolutions de la polka, du quadrille et de la valse à deux temps.

Ces danses n'y sont sans doute pas exécutées d'après l'idée que s'en forme un élève de Coulon ; le maître des cérémonies, M. Flexmore, est bien obligé de crier de temps à autre, *one, two, three*, pour remettre au pas les danseurs, mais enfin la bonne volonté y est.

Inutile de dire que la chorégraphie voluptueuse, connue vulgairement sous le nom de *cancan*, y est totalement inconnue et que probablement elle ne s'y introduira pas de long-temps par cette raison fort simple qu'elle n'est pas défendue.

Le *policeman* remplit à Cremone-Gardens un rôle tout à fait passif. Il sourit d'un air paternel à ceux qu'il est chargé de surveiller, et n'a pour charmer ses loisirs d'autres ressources que de battre la mesure avec son bâton, ou d'indiquer les figures aux danseurs inexpérimentés. C'est tout bonnement une doublure du maître des cérémonies.

Au reste, si les Anglais ne deviennent pas un peuple dansant, ce ne sera pas la faute de ceux qui pourvoient à leurs plaisirs ; car voici qu'on annonce, en même temps, pour le mois prochain, deux bals quotidiens qui doivent s'ouvrir : l'un, dans Windmill-Street, à l'endroit occupé tout récemment par l'exhibition des tableaux vivants ; l'autre, dans Adélaïde-Gallery. Le titre de ce dernier, Laurent's Casino, indique que l'orchestre sera dirigé par l'habile chef de Cremone-Gardens : le propriétaire de ce jardin est aussi, dit-on, le directeur du nouveau bal.

Ces bals ne sont pas la seule importation parisienne qui doive être, cette année, intronisée en Angleterre. Le quartier de Saint-John's Wood voit en ce moment s'élever au milieu de ses charmants cottages, et sur l'emplacement connu sous le nom de Lord's Cricket Ground, un hippodrome qui doit ouvrir lundi prochain sous la direction de M. Tourniaire, l'écuyer du Vauxhall. C'est s'y

prendre un peu tard; mais cette ouverture, à une époque si avancée de la saison, n'est sans doute qu'une espèce de prise de possession pour l'année prochaine.

* Dans le temps, et il commence à s'éloigner, où les foyers de la plupart de nos théâtres étaient de véritables salons de conversation, où auteurs et acteurs se livraient à de charmantes causeries qui fournissaient de curieux et spirituels éléments à l'histoire du théâtre, le foyer du Palais-Royal n'était pas le plus mal hanté; on y dépensait tant soit peu d'esprit, on y faisait des mots; parfois aussi on y causait.

Un soir, M. de W..., le Nestor des spirituels causeurs du lieu, avait pris à partie cette vive et spirituelle Déjazet, l'âme de ces réunions, et l'on faisait cercle.

« Une distraction venue de l'orchestre, dites-vous, a failli vous faire manquer votre entrée, ma chère Virginie?... Tenez, cela me rappelle que moi aussi — et, comme votre Lisette, je parle de long-temps, — je fis un soir manquer pour tout de bon la plus belle entrée du monde à la dame de mes pensées!... Arrivé à Paris le soir de la première représentation d'un ballet où ma mie jouait l'Amour, je vole à l'Opéra, sans seulement prendre le temps de quitter mes bottes poudreuses et mon costume peu civil, — j'appartenais aux dragons de la reine, — puis, arrivé aux coulisses, je frappe à la loge de Séraphine.

— Madame est en scène ou peu s'en faut... me répond la camériste. Attendez la fin de l'acte.

— Attendre la fin d'un acte à peine commencé pour embrasser Séraphine! Impossible! m'écriai-je. Où est ta maîtresse? dis, vite!

— Aux frises, monsieur, dit timidement le régisseur, et d'un air qui trahissait la crainte de me voir aller émotonner l'Amour.

— Eh bien! par où monter? »

Tout ce monde des coulisses me connaissait, on avait pour moi quelques égards.

« Eh bien! puisque vous y tenez tant, par ici!... »

Et l'on me hissa dans un grand fauteuil de bois, muni de cordes graisseuses, jusqu'au septième ciel... Quelle douce émotion j'éprouvais en me sentant monter au paradis!

« Séraphine!... »

— W...! te voilà revenu! »

Et nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre.

« Quelle surprise! Et tu me restes pour long-temps? »

— Pour toujours!

— Ah! mon ami, quelle... »

Mais à peine ma pauvre amie avait-elle commencé son exclamation, que le machiniste, entièrement à son affaire, fait entendre le son aigre de son sifflet; plus rapides que l'éclair, Séraphine et moi, l'Amour et le dragon de la reine, descendons tous deux dans le nuage le plus splendide dont ma mémoire ait gardé le souvenir.

Je n'essaierai pas de vous dire l'effet étourdissant de cette apparition plus que mythologique: Mars et Vénus, surpris trahissement dans la souricière de Vulcain, ne durent pas être plus penauds que nous le fûmes...

Il advint de l'aventure qu'il me fallut garder deux mois les arrêts; quant à Séraphine, elle perdit ce soir-là et pour jamais la confiance de l'administration; elle renonça à l'amour... (à l'amour aux ailes de carton doré, s'entend) et comme l'événement avait eu quelque retentissement, elle renonça bientôt à la scène...

« Eh bien, qu'en dites-vous, ma chère Virginie? Parlez-moi d'une distraction de cette force-là? Mais c'était le bon temps!... »

* On se prépare aux élections académiques et la queue des candidats commence à se former aux portes de l'Institut. Voici à ce sujet une historiette qui date d'hier et qui peut servir de *Manuel du Postulant* aux ambitieux de l'immortel fauteuil à qui l'Hyménée, pour parler le style classique, a donné une compagne jeune, spirituelle

et jolie, ce qui, du reste, n'est peut-être pas aussi facile à obtenir que l'immortalité académique.

Voici une petite historiette qui prouve que, pour être immortel, on n'en est pas moins homme.

Il y avait un graveur, auteur de belles planches, telles que *la Confession de saint Jérôme* d'après le Dominiquin, et *le Comte d'Arundel* d'après Vandyck.

Ce graveur, déjà vieux, n'était pas même académicien. Comme il avait beaucoup de talent, la chose s'explique.

Un fauteuil vient à vaquer, — je ne sais si les graveurs ont aussi des fauteuils, — et le graveur pense obtenir réparation d'une trop longue injustice.

Il avait une femme qui ne lui ressemblait nullement. Il était vieux; elle était jeune et très-jolie.

Comme lui, par exemple, elle avait du talent, mais c'était en diplomatie.

Elle prit en main la candidature de son mari; elle se rendit de sa personne chez le premier académicien venu, et commença ainsi:

« Mon mari est vieux... »

— Vous ne lui ressemblez guère, madame! lui répondit l'immortel en faisant des yeux en coulisse.

— Il travaille depuis bien long-temps, reprit-elle d'un air enjoué, vous savez qu'il se met sur les rangs pour l'Académie...

— Je le sais, madame; mais j'ai déjà presque promis...

— Aussi je ne viens point troubler vos arrangements. Mais puisque mon mari se présente, épargnez-lui un échec trop complet; qu'il ait au moins une voix, et que ce soit la vôtre! »

Ces paroles, dites d'un air suppliant et appuyées de l'artillerie de deux beaux yeux, — deux pièces de siège au feu des plus meurtriers, — attendrirent l'immortel. Il promit.

La jeune dame alla du même pas chez un autre académicien.

« Mon mari est vieux... commença-t-elle.

— Vous ne lui ressemblez guère! » répondit l'académicien, absolument comme son confrère.

Elle se transporta dans le même jour chez tous les autres; ce fut partout même dialogue et même promesse.

En rentrant chez elle, la jeune dame y rapportait par morceaux l'unanimité des suffrages.

Le jour du vote arrive; on dépouille le scrutin, et on en proclame le résultat: le vieux mari de la jeune dame était nommé par tout le monde moins deux ou trois voix.

Chacun des académiciens s'était dit: « Mes collègues portent Forster; je puis bien donner ma voix au mari de cette jeune dame, comme fiche de consolation. »

Et tous les académiciens, moins deux ou trois, avaient voté comme un seul homme, sous l'inspiration de deux beaux yeux.

Et, comme eût pu dire tel membre de la section des belles-lettres, en style impérial: « La beauté avait fait triompher la justice! »

* On sait qu'Odry demeure à Courbevoie, où, en qualité de conseiller municipal, il a le privilège de couronner des rosières.

C'est là, c'est dans ce pays que le vieil acteur, qui a fait rire tant de monde, passe la plupart du temps à rire des folies humaines.

Quand le ciel est bleu, l'air doux, les fleurs odorantes, on rencontre parfois un homme de moyenne taille se promenant dans la luzerne, en robe de chambre à fleurs et en pantoufles rouges. Saluez ce mortel vertueux, qui aime à voir lever l'aurore: Bilboquet est devant vous.

Depuis le jour où il est venu habiter la commune, les habitants se passent de baromètre. Il leur suffit de regarder la maison d'Odry pour savoir au juste le temps qu'il fait.

On ne dit pas: « Il fait beau, » on dit: « Voilà M. Odry qui se promène. » On ne chante pas: « Il pleut,

il pleut, bergère; » on fredonne : « M. Odry reste enfermé chez lui. »

Mais que peut bien faire un homme de la trempe d'Odry lorsqu'il est contraint par l'inclémence des saisons à garder sa demeure ? Bien des gens vont s'écrier : Un pareil homme ne peut que se faire des calembours à soi-même, à moins qu'il n'ajoute une scène nouvelle au grand poème dramatique des *Saltimbanques*. En vérité, je vous le dis, ces gens-là seraient plongés dans la plus profonde des erreurs. Toutes les fois qu'il ne peut ni se promener en robe de chambre, ni rêver dans la luzerne, ni voir lever l'aurore, Odry fait une fausse sortie à la manière des traitres de mélodrame; il se retire alors dans un cabinet de travail pour y faire de la littérature. Je sais bien que cela va paraître fort, cela est pourtant. Il use ses plumes de Hollande et son imagination à composer des écrits.

Ne riez point. Les écrits forment aujourd'hui la plus chère occupation de l'ancien acteur.

« Vieille habitude d'un homme qui a toujours beaucoup aimé les affiches, » dit-il.

Mais c'est ici le moment de vous apprendre qu'en arrière de sa maison, Odry cultive un jardin. Est-ce bien un jardin ? On dirait plutôt une sorte de sérail champêtre, tant il est jaloux ; un harem plein de fleurs l'été, plein de fruits l'automne ; un saint des saints.

Eh bien ! c'est dans le but de garantir ses fleurs et ses fruits qu'il se livre à la littérature des écrits.

Le premier qu'on aperçoive, le plus apparent, le plus terrible et peut-être le plus innocent au fond, est conçu dans un style on ne peut plus bourgeois : *Il y a des pièges dans cette propriété.*

Un Dioclétien retiré du commerce n'en voudrait pas d'autre.

Un autre est empreint d'un peu de raillerie : *Vous n'aurez pas mes roses.*

Mais tous les instincts combinés du propriétaire et de l'acteur se trouvent dans le troisième, qui est ainsi conçu : *Pêcheurs, ne pêchez point mes pêches.*

Cet écrit-là mériterait de faire asseoir son auteur sur le fauteuil vide de l'Académie.

* M. de Balzac n'habite plus la rue de Richelieu, son dernier asile ; il a quitté Paris à pied et un bâton à la main, comme il convient à un ami des champs. Avant même de franchir la barrière, il a voulu qu'il n'existât en lui plus rien du vieil homme. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il est devenu champêtre des pieds à la tête. Le feutre qui couvrait son front a été changé en un chapeau de paille ; une blouse rustique a remplacé son habit bleu à boutons guillochés. Bref, il était impossible de ne pas s'écrier à son aspect : Voilà le plus paysan de nos romanciers !

Ainsi costumé, l'auteur du *Père Goriot* est rentré aux Jardies, cette fabuleuse maison de campagne où il a greffé tant de préfaces. C'est en ces lieux qu'il doit terminer son grand livre des *Paysans*, cinq ou six volumes sur la vie campagnarde.

Comment ne pas réussir dans le genre agreste, lorsqu'on s'inspire de la vue des troupeaux ? L'écrivain aime à voir deux jeunes taureaux liés au même joug ; ses plus belles phrases sont celles qu'il compose sur le soc d'une charrue. Ne lui parlez point de Paris, alors, ni des théâtres, ni des journaux, ni de la librairie ; il préfère les guérets aux trottoirs, l'étable à une loge de face, un nid de fauvettes aux bons sur la caisse.

Il est paysan avec amour, avec frénésie, comme on ne l'est pas.

On assure qu'il a écrit l'autre jour à M. Jules Sandeau un billet ainsi conçu :

« Décidément, il n'y a que trois choses dans la vie : le lever de l'aurore, le patois et la soupe aux choux ! »

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Sémiramide*. — Début de Coletti. — L'ouverture du Théâtre-Italien, qui devait avoir lieu jeudi, 4^{er} octobre, par la *Lucia*, a dû être renvoyée, par suite d'une indisposition de Mario, au samedi, 3 octobre, et la *Sémiramide*, ce magnifique ouvrage de Rossini, a été substitué à la *Lucia*. Coletti débutait comme basse chantante par le rôle d'Assur ; précédé d'une immense réputation acquise sur les principaux théâtres de l'Italie, le débutant a justifié les espérances qu'avait fait concevoir son succès antérieur. Doué d'une voix pleine, expressive, Coletti se sert avec un art consommé de ce remarquable instrument, auquel on pourrait désirer cependant un peu plus de mordant. Mais, quoi qu'il en soit de ce reproche, la nouvelle basse a été accueillie avec un empressement bienveillant, et nous ne doutons pas qu'il ne prenne place parmi les illustrations de la scène italienne. Mademoiselle Grisi, belle comme toujours dans le rôle de Sémiramide, l'a dit avec cette voix dramatique, cette chaleureuse inspiration qui appelle inévitablement la vive approbation du public si difficile des Italiens. Enfin constatons, pour être juste, le zèle que conserve toujours madame Brambilla, qui, avec cet organe fatigué, presque usé, qui lui reste aujourd'hui, sait encore trouver le secret des applaudissements par une habileté vocale, un goût choisi qui font presque pardonner l'absence de ce don naturel de la voix, qu'elle a épuisé dans une carrière brillamment parcourue. Quant au public, nombreux comme de coutume, bien que parfaitement disposé pour son théâtre privilégié, il a montré cependant une certaine réserve, un enthousiasme plus contenu que d'habitude. Mais viennent les grands jours de la saison, reparaissent à côté de mademoiselle Grisi, madame Persiani, Lablache, Mario, Ronconi, et cette glace se fondra bien vite, pour ne laisser place qu'à cette vive sympathie qui récompense toujours les efforts du Théâtre-Italien.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Don Gusman*, comédie en 5 actes et en vers, par M. de Courcelles. — La pièce de M. de Courcelles ne saurait mener bien loin le Théâtre-Français : réminiscence un peu trop marquée de *Don Juan*, elle manque du mérite, de l'originalité et de l'intérêt d'une action fortement conçue. Mais elle rachète ce défaut par une versification aisée, spirituelle, véritablement littéraire, à laquelle on a volontiers applaudi. La pièce de M. de Courcelles, écoutée avec plaisir, nous semble surtout appelée à un succès de lecture. Ce n'est pas une chute, mais ce n'est pas non plus un succès qui permette à la Comédie-Française de se reposer quelque temps. Aussi a-t-elle à l'étude plusieurs ouvrages importants qui, avec la rentrée prochaine de mademoiselle Rachel, lui permettront d'inaugurer solidement la saison d'hiver.

PALAIS-ROYAL. — *Le Bonhomme Richard*, vaudeville en 3 actes de MM. Mélesville et Carmouche. — Connaissez-vous le *Bonhomme Richard*, un petit livre où le fameux Franklin, l'inventeur du paratonnerre, a prêché la morale en conseillant l'économie ?

C'est un traité dont il ne faut pas abuser.

Le héros, qui s'appelle le bonhomme Richard, est un simple paysan qui ne parle que par sentences à l'usage des bonnes gens.

Voilà ce que MM. Mélesville et Carmouche ont spirituellement mis en vaudeville.

Le bonhomme Richard du Palais-Royal se nomme Berthaud. C'est un riche manufacturier des environs de Châteauroux, qui possède une filature, avec des terres, des fermes, des maisons, et qui vit comme un simple paysan : c'est pour cela et pour les maximes qu'il débite

sans cesse que, dans le pays, on l'a surnommé le bonhomme Richard.

Or, il a envoyé à Paris, en qualité de commis-marchand, son neveu Ovide Dufournel, à qui il a donné vingt mille francs.

Que fait Ovide? il s'amuse, il aime la belle Arsène, il fait la noce avec son ami Raffinot et mademoiselle Fanflette la blanchisseuse; il pirouette sans cesse de Mabilles au Château-Rouge; bref, il fait danser les vingt mille francs de son oncle de la plus jolie façon du monde.

La nouvelle en vient aux oreilles du bonhomme Richard. Que fait-il? Il va à Paris et trouve son neveu au milieu des plaisirs les plus folâtres et les plus ébouriffants!

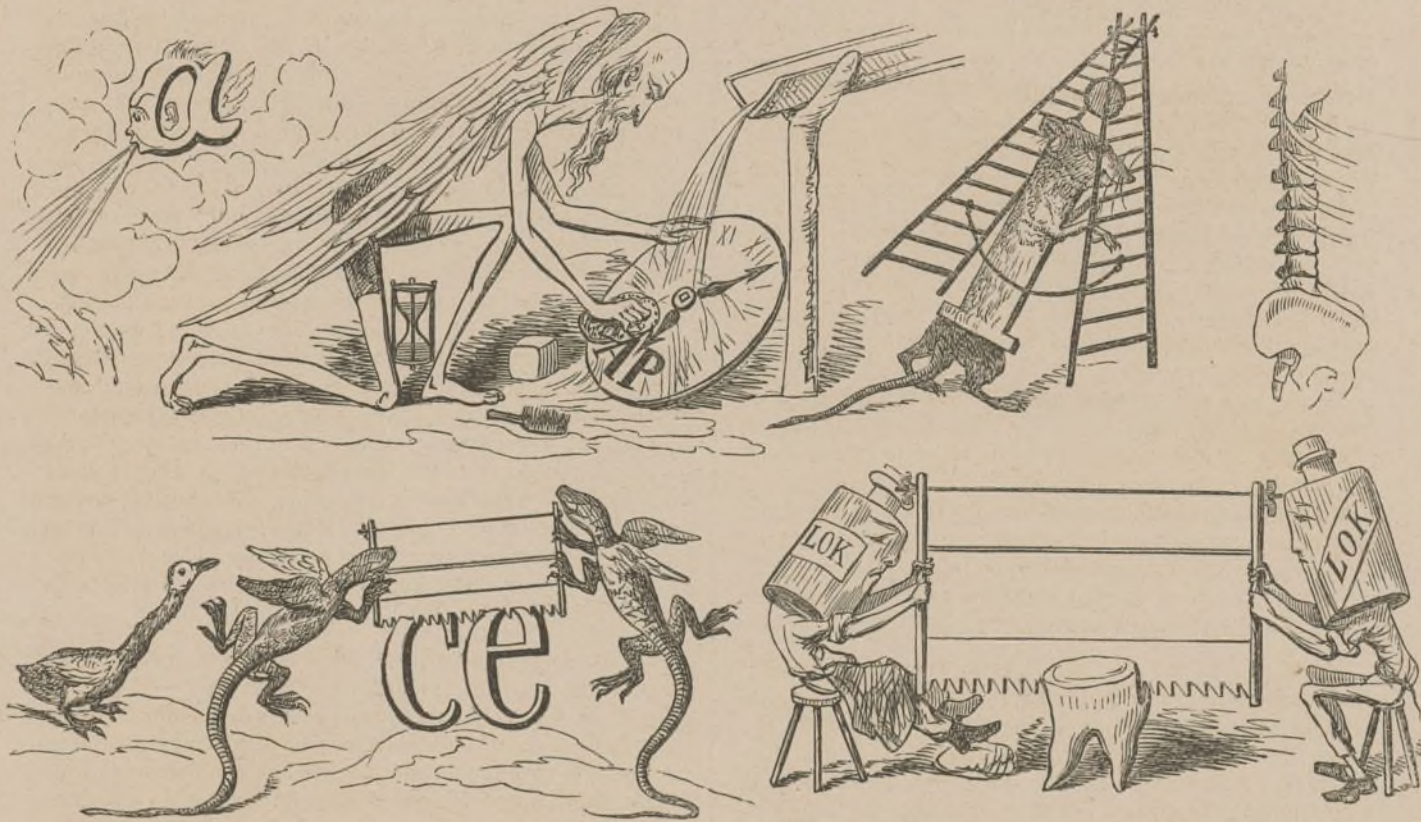
Vous croyez sans doute qu'il va s'amuser à lui faire

de la morale? Pas du tout: il imite son neveu, il donne des festins, il inonde le parquet de vin de Champagne, il s'habille en lion, enfin il donne dans un luxe si effréné qu'il est bientôt ruiné!

Son neveu et la belle Arsène le croient du moins, mais il n'en est rien, — il a seulement voulu guérir son neveu par l'homœopathie.

Cette donnée, aussi simple qu'ingénieuse, est détaillée avec beaucoup de gaieté. La pièce abonde en scènes bouffonnes, et le dialogue étincelle de traits piquants et de mots spirituels. La scène du banquet, au deuxième acte, a provoqué les rires de toute la salle. La pièce est bien jouée: Sainville et Grassot y font assaut de verve et de comique. En un mot, c'est un grand succès de gaieté.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Cinq vins, cent de pôle en étable hissant laies en faon troue V, A prévenu, UNGR en ombre de cric, ME.
(Saint Vincent de Paul, en établissant les Enfants-Trouvés, a prévenu un grand nombre de crimes.)

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 13, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le *Prospectus* à l'établissement.)

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Château-Rouge. Le SIÈGE DE SARAGOSSE et la GRANDE KERMESSE FLAMANDE font courir tout Paris. 120 musiciens, 32,000 verres de couleurs, 2,000 lanternes chinoises, des ballons grotesques, un magnifique feu d'artifice, des danses, des jeux et des amusements de toute sorte justifient pleinement la vogue du nouveau Tivoli.

L'Almanach Prophétique pour 1847

est en vente. Ce joli petit livre, qui est à sa septième année, est dû à la plume de nos écrivains les plus distingués; il est orné de 124 *VIGNETTES* imprimées avec luxe sur papier glacé. Prix: 50 c. Chez Aubert, place de la Bourse; et Pagnerre, rue de Seine, 14 bis.

Plus de Cheveux blancs! L'EAU MEXICAINE,

de M^{me} J. ALBERT, RUE CHOISEUL, 4, est maintenant si prompte et si expéditive, que ce n'est plus chez elle un embarras de se faire teindre les cheveux; — en moins d'UNE HEURE, elle leur donne non-seulement les nuances les plus pures, les plus brillantes, mais elle remet la coiffure dans un état de propreté et d'élégance tel qu'il est impossible de se douter du plus léger artifice.

PARIS, IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.